

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! Au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Des mauvaises, bien entendu.

La première fois que ce nombre avait décidé de lui pourrir la vie, elle avait tout juste vingt-et-un ans.

Vendredi 13 mai 2011

La journée avait pourtant bien commencé. Pour la première fois de sa vie, la sonnerie stridente du réveil avait déclenché chez elle une joie immense, traduite par un sourire radieux qui ne voulait pas quitter ses lèvres. La raison ? Une promesse d'embauche au sein de la rédaction du journal télévisé de CNF1, l'une des nouvelles chaînes publiques qu'avait apporté la TNT. Elle y avait travaillé pendant trois ans, en alternance avec son école, et espérait y entrer définitivement à la fin de sa dernière année de licence.

« C'est la seule condition, lui avait-on dit. Si tu valides ton diplôme, on valide ton embauche. »

On lui avait même donné un badge, un vrai badge avec sa tête dessus, son nom, son prénom et, surtout, la mention *journaliste* imprimée en italique. Certes, le pesant épithète *provisoire* venait se greffer à la liste, mais elle était trop heureuse pour y prêter attention.

Les locaux de CNF1 en imposaient par leur stature tout en restant relativement discrets quant à leurs activités. Pas de logo de la chaîne placardé en haut de l'immeuble, ni de téléviseur dans le hall pour diffuser en continu la chaîne publique. Seulement une gigantesque porte tourniquet aux poignées dorées, et un hall bien trop vaste pour le peu de mobilier qu'il contenait : un long bureau nappé du même marbre que le sol, cinq portillons automatiques en plexiglas dans la continuité, et deux rangées de ficus d'intérieur alignés le long des baies vitrées qui apportaient la seule touche de couleur de la salle.

Faisant claquer ses talons neufs sur le sol d'un pas assuré, elle salua machinalement le vigile assis derrière son bureau. Ce dernier leva les yeux de ses paris sportifs et, interloqué, demanda :

« Pas de badge visiteur aujourd'hui ? »

Marie sauta sur cette occasion providentielle pour sortir de sa poche le badge flambant neuf et le présenta comme le Saint Graal. Elle ne refréna pas longtemps un sourire de fierté qui laissa entrevoir une rangée de dents blanches parfaitement alignées encerclées par le rouge carmin de ses lèvres. Le vigile feignit la surprise et mima une révérence exagérément théâtrale lorsqu'elle passa le portique de sécurité. La journée ne pouvait pas mieux commencer.

La voix robotique de l'ascenseur indiqua le sixième étage et Marie se servit une deuxième fois de son badge pour ouvrir l'énorme porte vitrée qui menait à la rédaction. Sur le chemin, elle croisa Philippe (Fifi pour les intimes), un cameraman qui l'avait déjà suivie sur des reportages mineurs lorsqu'elle était encore sous la tutelle de journalistes plus expérimentés.

« Alors comme ça je dois t'appeler madame maintenant ? » demanda-t-il avec un accent laissant

supposer qu'il était né dans un village comportant plus de vaches que d'êtres humains. Il sentait fort la clope aussi, mais il dégageait une aura réconfortante.

« Votre altesse sérénissime suffira amplement, mon bon Fifi » rétorqua Marie avec la voix d'une bourgeoise du 16e. Siècle ou arrondissement, au choix.

Au bout du couloir, une voix féminine s'éleva depuis la régie pour entamer un décompte sonnante la fin de la publicité. Elle fut bientôt couverte par celle d'un réalisateur en colère qui maudit son assistant sur trois générations pour avoir placé un invité au mauvais endroit.

« Ludo ! Tu peux m'expliquer pourquoi mon invité est debout comme un con alors qu'il devrait être assis depuis cinq putains de minu... CAMERA 3 ! FILME SES PIEDS BORDEL TU VOIS BIEN QU'IL PARLE DE SES POMPES !!! »

Marie et Fifi échangèrent un regard amusé. C'était toujours impressionnant d'entendre pour la première fois un réal' s'époumoner pendant une heure et demie. Ils avaient cette faculté hors du commun, inhérente à la profession, de savoir insulter méticuleusement tous les corps de métier de sorte à ce que chacun en prenne pour son grade. Mais on s'y faisait. Avec le recul, tout le monde finissait par les voir comme une sorte de chihuahua : des petits chiens qui aboient beaucoup mais qui ne mordent pas.

Marie en profita pour prendre congé de Fifi et poussa les portes battantes qui menaient à la rédaction pour enfin se délecter de cette hystérie collective qu'elle appréciait tant.

Il flottait dans l'air une odeur familière, ce mélange particulier entre la transpiration de ceux qui n'avaient pas encore dormi et l'eau de Cologne sur-dosée de ceux qui venaient d'arriver, le tout ponctuellement agrémenté par les effluves éphémères des fumeurs rassasiés. Visuellement, si les bureaux étaient parfaitement alignés en rang comme une salle de classe, personne ne semblait vouloir les utiliser de façon orthodoxe : certains s'asseyaient directement dessus quand d'autres y posaient simplement leurs pieds de manière désinvolte. Ici, un journaliste tournoyait sur sa chaise comme une toupie tout en passant des coups de fils importants. Là, un chroniqueur recommençait pour la troisième fois son nœud de cravate avant de passer à l'antenne tandis que sa cheffe d'édition lui énumérait les points importants à aborder. Le reste de la population ne pouvait tout simplement pas rester en place plus de trois secondes et déambulait à travers les allées, marchant, trotinant, ou même courant entre la photocopieuse, les salles de montage et la machine à café. Un brouhaha constant achevait le tableau. Un joyeux bordel, en somme, et Marie n'aurait échangé sa place pour rien au monde.

Clémence et Farid étaient déjà là, l'un assis derrière son écran et faisant glisser ses doigts sur son clavier à la vitesse de la lumière, l'autre énumérant les accroches possibles en se dandinant d'une jambe à l'autre. Clémence s'aperçut de la présence de Marie et lui fit signe de les rejoindre.

« Marc nous a dit que tu seras avec nous pour ta première, affirma-t-elle. On a mis la main sur une bande de geeks qui se prennent pour des cyber-détectives en traquant Dupont de Ligonnès sur internet. C'est le fond du panier mais on a plus rien d'autre. »

Le sourire de Marie s'élargit encore. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir que de passer la matinée à enquêter sur le meurtre d'une femme et de ses quatre enfants. Elle réquisitionna une chaise amputée d'une roue et s'installa avec eux.

A 10h, Farid partit avec un cameraman pour enregistrer les images nécessaires.

A 13h, il était revenu avec trois cassettes pleines qu'il offrit de bon cœur à son monteur attitré. Ce dernier leva les yeux au ciel et bougonna dix bonnes minutes avant de s'atteler au visionnage.

A 16h30, le montage était fini et Marie reçut l'insigne honneur de poser sa voix sur le reportage, ce

qu'elle fit avec le plus grand sérieux malgré deux premières tentatives infructueuses. Les physiques disgracieux des hackers du dimanche, tous en panoplies « lunettes cul-de-bouteille et cheveux gras », n'y étaient pas étrangers. *Heureusement que leurs visages seront floutés*, se dit-elle en pouffant de rire intérieurement.

A 18h10, une éditorialiste qu'elle connaissait vaguement fit irruption dans la salle de montage.

« Marie, Marc voudrait te voir dans son bureau, quand tu auras deux minutes. » lança-t-elle avant de partir en trombe.

Clémence l'autorisa aussitôt à quitter la salle de montage.

« On a quasiment fini ici. Et puis, tu ne voudrais pas faire attendre le Big Boss dès ton premier jour dans la cours des grands. »

Elle quitta l'écran des yeux une fraction de seconde pour lui faire un clin d'œil doublé d'un sourire, que Marie lui rendit avant de sortir de la pièce.



« Je viens voir Monsieur Harrot » annonça-t-elle à la secrétaire grisonnante.

Cette dernière s'offrait le luxe de se passer de quatre-vingt pourcent de ses doigts en ne tapant sur son clavier qu'avec les index. Elle croisa brièvement le regard de Marie, qui pu y lire une forte dose de mépris non dissimulé. Cela ne l'étonna pas : elle aussi aurait été amère avec ces valises sous les yeux, ce dos voûté, ces lunettes à écailles en guise de collier et le métier de secrétaire comme point culminant d'une carrière de vingt-cinq ans. Fort heureusement, sa carrière à elle ne faisait que commencer et elle en était déjà fière. Aussi se permit-elle de dégainer son plus beau sourire, celui qu'elle maquillait à l'hypocrisie, et attendit gentiment que sa charmante interlocutrice ait fini de marteler ses doigts ridés sur le clavier.

« Il vaudrait peut-être mieux repasser plus tard, déclama-t-elle de sa voix monocorde. Je ne suis pas sûre qu'il ait envie d'être dérangé. »

Marie fit un effort surhumain pour maintenir son sourire intact et masquer son exaspération.

« C'est lui qui m'a demandé de venir le voir, rétorqua-t-elle. Je pense donc être attendue »

Le cliquetis du clavier s'arrêta net. La secrétaire fixa son écran d'un regard vide pendant de longues secondes puis soupira bruyamment. Elle était de toute évidence moins douée que Marie en terme de camouflage d'exaspération.

« Comme vous voudrez, finit-elle par dire. Allez-y. »

Marie entra.

Marc Harrot était là, assis à son bureau dans une chaise gigantesque en cuir brun, et finissait de raturer un dossier qui devenait de plus en plus dur à déchiffrer. Derrière lui, une baie vitrée offrait une vue imprenable sur la capitale tandis que de chaque côté s'alignaient des rangées de bibliothèques remplies à craquer. Ponctuellement, ici et là, des livres affichaient leurs premières de couverture gribouillées par les dédicaces de leurs auteurs respectifs. Il faut dire que Monsieur Harrot en avait reçu, du beau monde : il animait de nombreuses émissions plus ou moins culturelles depuis une vingtaine d'années, et était actuellement le journaliste vedette de CNF1.

Marie avait grandi avec lui d'ailleurs, ou presque. Tous les soirs de son enfance, à l'heure de passer à table, il était là, installé dans la lucarne lumineuse que son père allumait machinalement sans vraiment la regarder, et déclamait ses informations sur fond de coups de fourchettes et de tintements de verres. C'était comme s'il dînait avec eux en quelques sortes.

Mais, s'il était facile de s'habituer à sa présence à travers un écran de télévision, il était beaucoup moins aisé de soutenir son regard lorsqu'on le voyait en chair et en os. Marie en avait fait les frais le jour où elle l'avait rencontré. Il s'était présenté à elle spontanément en voyant une nouvelle tête. En échange elle avait baissé la sienne, perdu trois litres d'eau depuis son front, et balbutié quelques mots qui ressemblaient curieusement à du polonais. Heureusement, par la suite, elle avait fini par s'habituer à sa présence et avait même pu échanger quelques fois avec lui en notant

scrupuleusement tous les conseils qu'il pouvait lui prodiguer. En fait, malgré sa taille et sa carrure imposante, Marc Harrot était surtout un gros nounours. Un nounours qui se plaisait dans son rôle de grand patron, mais un nounours quand même.

Marie claqua la porte du bureau derrière elle. Mais voyant que le journaliste restait plongé dans ses dossiers, elle toqua plusieurs fois après coup, ce qui la fit se sentir totalement ridicule. Marc leva alors la tête et pris conscience de sa présence.

« Ah ! Marie ! Fit-il de sa voix de baryton. Comment s'est passée ta première *vraie* journée ? »

Voyant qu'il ne l'invitait pas à s'asseoir, elle s'adossa contre l'une des bibliothèques. Les mains jointes et les bras collés au corps, Marie avait beaucoup moins de prestance que devant le vigile ou la secrétaire.

« Très bien. On a presque fini le mixage du sujet sur les hackers de Ligonnières. »

Elle avait encore du mal à soutenir son regard, alors que lui plantait ses yeux dans les siens.

« Excellent, répondit-il. J'ai rarement l'occasion de me plaindre des sujets de Clémence de toute façon, contrairement à certains. »

Marie sourit, un peu gênée. Elle ne savait pas trop quoi répondre à ça, aussi laissa-t-elle un silence s'installer. Un silence gênant, qui ne parvenait toutefois pas à effacer le sourire bonhomme de Marc.

« Tu sais, reprit-il, c'est moi qui ai fait du forcing pour que tu sois embauchée rapidement. Tous les autres voulaient prendre le petit DeClermont. »

Les sourcils de Marie sursautèrent instinctivement. Elle ne s'attendait pas du tout à ça.

Si son cerveau avait eu accès à sa répartie, elle aurait rétorqué que le seul fait d'arme du *petit DeClermont* avait été de rédiger un sujet sur le ramassage des déjections canines dans un quartier du 9^e, tandis que plusieurs reportages à elle étaient passés à l'antenne. Si son cerveau avait eu accès à sa logique, elle aurait répondu qu'il serait étonnant que le *petit DeClermont*, expert en dessin de bites sur les feuilles de ses collègues, puisse être placé devant elle dans le moindre classement, si ce n'est celui des journalistes les plus idiots de France. Si son cerveau avait eu accès à son courage, elle aurait au moins sorti une pique savoureuse sur *le petit DeClermont*.

Mais son cerveau ne semblait plus avoir accès à tout ça, et son esprit semblait vide.

« Euh... Merci... »

Ce fut la seule chose qu'elle put répondre.

Marc poussa un soupir amusé.

« Allons... »

Il se leva nonchalamment en faisant couiner le cuir de son fauteuil et avança lentement vers elle. Il était vraiment très grand.

« Tu n'es plus une enfant maintenant. Tu dois pouvoir me remercier comme une adulte. »

Le cœur de Marie doubla instantanément sa cadence, et ce fut au tour de ses muscles de ne plus savoir quoi faire. Tétanisée, elle sentit une vague de chaleur infernale l'envahir, comme si son estomac s'était mué en fournaise et qu'il irradiait chacun de ses membres. Marc s'était arrêté très près d'elle, trop près d'elle. Il la dépassait d'une tête et demie, aussi se pencha-t-il pour que leurs visages soient à la même hauteur. Bien trop près. Il souriait toujours. Mais le nounours avait disparu. Quelque chose d'autre avait pris sa place.

« J'ai bien remarqué comment tu me regardais. » chuchota-t-il.

Son haleine était chargée en whisky, mais ses mouvements n'étaient pas ceux d'un homme ivre. Marie sentit son cœur s'accélérer encore. La porte du bureau était si proche. Un mètre. Deux, tout au plus. Alors pourquoi ses jambes refusaient-elles de se mettre en marche ? Pourquoi ses mains refusaient-elles de repousser cet homme ? Pourquoi sa bouche, d'ordinaire si bavarde, s'obstinait-elle à rester close ?

Les lèvres de Marc étaient à présent au niveau de son oreille. Sa voix grave, lourde en basses, résonna dans son esprit.

« Je sais que tu en as envie. »

Pourquoi son pied refusait-il de faire un seul pas ? Pourquoi avait-elle aussi chaud, et aussi froid à la fois ? Pourquoi était-elle entrée dans ce bureau ?

Les grosses mains de Marc dévalèrent la pente de son buste et ses pouces se plantèrent fermement dans le creux de ses hanches. C'était trop tard. Même si son corps lui avait obéi, Marie savait qu'elle n'aurait pas pu s'échapper de ces mains. C'était comme si elle était prise dans un étouffement.

En une fraction de seconde, il l'attira contre lui et fourra sa tête dans son cou en haletant bruyamment comme un chien assoiffé.

Marie ferma les yeux.

Au fond, tout au fond de son âme, un hurlement effrayant retentit.

La voix lui glaça le sang.

Une voix

Étrangement familière

Terriblement étrangère.

Et son esprit quitta son corps

Comme un capitaine abandonne son navire.

La porte du bureau se referma derrière elle. Elle ne savait pas comment elle avait trouvé la force de remonter sa jupe, ni même comment elle tenait encore debout. La secrétaire pianotait toujours sur son bureau, et évitait encore son regard. Mais Marie comprenait, à présent. Ce n'était pas du mépris qu'elle avait aperçu dans les yeux de la vieille femme avant d'entrer dans le bureau. Ce n'était pas de la jalousie non plus. C'était le regard de celle qui sait. De celle qui sait *tout*. Et qui n'ose rien dire.



La fin de la journée fut un mystère complet. Ses jambes, auparavant si désobéissantes, l'avaient guidée jusqu'au bureau de Clémence. Ses cordes vocales compressées s'étaient dénouées d'elles-mêmes et sa bouche avait parlé instinctivement. Personne ne remarqua le moindre changement dans son attitude, ni dans la rédaction ni sur le trajet de son appartement, et ce ne fut que lorsque sa porte d'entrée fut fermée à double tour que son corps lâcha prise. Ses genoux s'affaissèrent pour heurter le sol et ses mains couvrirent sa bouche juste à temps pour atténuer le cri de détresse enragée qu'elle avait réussi à contenir jusque là. Puis les minutes passèrent. Recroquevillée sur le carrelage glacé qui parvenait à peine à rafraîchir la fournaise de ses poumons, elle sanglota longuement sans verser la moindre larme et ne put qu'attendre que les tremblements cessent.

Elle passa la nuit sur le sol.

Le lendemain matin, elle s'éveilla avec une curieuse sérénité, comme si les souvenirs de la veille avaient été enfermés dans un coffre scellé et jeté au fin fond des abysses de son esprit. Était-ce du déni ? Ou simplement sa capacité à aller de l'avant malgré des obstacles insurmontables ? Elle n'aurait su le dire, mais accepta de bonne grâce la démission spontanée de sa rage et de sa tristesse. La journée fut même plutôt agréable puisqu'elle fut ponctuée par la visite surprise de sa famille qui avait fait le déplacement pour fêter sa promotion. Le nœud dans sa gorge ne revint pas. La boule dans son ventre resta absente. Elle se surprit même à rire quand son père improvisa une imitation de ses talents de chanteuse. Mais de temps en temps, à la manière d'un petit diable sur son épaule, une question venait toquer à la porte de ses pensées : *est-ce que ce sera si facile que ça d'oublier ?*

Vendredi 13 septembre 2019

La télévision murmurait ses slogans publicitaires au fond du salon tandis que Marie découpait les légumes de son dîner sur la table de la cuisine. Perché sur le comptoir, son smartphone hoquetait des bips incessants sans pour autant capter son attention. Le groupe WhatsApp était en effervescence ce soir, et le 20h de la deuxième chaîne n'y était pas étranger.

Marjorie

Vous croyez qu'il va avouer ?

Charlène

Oh bah oui sûrement, comme à peu près tous les violeurs ma chérie

Dina

A ce stade, j'espère juste que le journaliste ne prendra pas sa défense...

Charlène

Ils ont bossé 7 ans ensemble, je parierai pas là-dessus non plus

Marjorie

Ils ont invité d'autres journalistes pour l'occasion, dans « un soucis d'impartialité »

Cindy

Ouais, deux mec et une nana... Ça ressemble aux débuts d'histoires de pas mal d'entre nous, bordel !

Charlène

Soit elle est complètement inconsciente, soit elle a des couilles en acier

Dina

Des **ovaires** en acier ;)

Cindy

Haha !

Estelle

Ça commence ! On débriefe tout ça après !

Marie se détourna du petit écran pour se concentrer sur le grand. Elle trouva la télécommande à tâtons et força le présentateur à parler plus fort en enfonçant la touche du volume.

« Bonsoir à toutes et tous, très heureux de vous retrouver. Ce soir, vivez en direct ce dispositif exceptionnel sur l'affaire Marc Harrot, qui fait la une de tous les médias depuis qu'une quinzaine de femmes se sont alliées pour l'accuser de diverses agressions. Nous en débattront pendant l'émission en présence du principal intéressé, ainsi que de Céleste Aubray, Clément Farge et Amir Ladji. »

Marc Harrot entra lentement sur le plateau et s'assit sur le fauteuil qu'on lui indiqua. Il avait perdu des cheveux, du poids et de la prestance depuis qu'elle avait quitté CNF1. Mais c'était bien lui, et le cœur de Marie se mit instantanément à doubler sa cadence.

« Bonsoir Marc Harrot. Vous êtes journaliste depuis trente ans, présentateur vedette de plusieurs émissions et journaux télévisés, mais aussi auteur de plusieurs essais et biographies, producteur, et parrain de l'association Art'Air qui vient en aide aux victimes de maladies cardiaques. »

Harrot acquiesça comme un enfant timide qui ne veut pas paraître prétentieux.

« Mais aujourd'hui, repris le présentateur, vous êtes ici pour vous défendre. Le neuf septembre dernier paraissait dans le quotidien *La France* une tribune de quatre pages dans lesquelles une quinzaine de femmes, journalistes, écrivaines, artistes et autres, vous accusaient d'agressions sexuelles entre 1998 et 2017. Tout d'abord, qu'avez-vous ressenti en apprenant la nouvelle ? »

Harrot se trémoussa dans son fauteuil avant de répondre.

« Déboussolé... J'étais complètement déboussolé. Je l'ai appris en même temps que tout le monde, puisque ni ces femmes, ni les auteurs de cet article n'ont jugé élégant de m'accorder un droit de réponse. Je tiens à ajouter que je porterai évidemment plainte contre ce journal pour diffamations. »

« Vous niez donc ces accusations ? » rebondit le journaliste Clément Farge.

« Bien sûr que je nie, répondit aussitôt Harrot en exagérant le choc provoqué par une telle question. Toutes ces accusations sont fausses ! Je respecte les femmes. Je n'ai jamais agressé aucune femme dans ma vie, et ne le ferai jamais. Je suis catégorique. »

« Quinze femmes, c'est un nombre assez conséquent pourtant. On serait en droit de se demander quelles seraient leurs motivations pour mentir sur le même sujet au même moment. »

« Mais je ne l'explique pas, repris Harrot. Je ne comprends pas non plus leurs motivations. Il paraît qu'une d'entre elles sort un album en ce moment et que les ventes ne décollent pas... C'est sûr qu'une affaire comme celle-ci participerait à la promotion... »

Charlène

C'est clair que nos carrières vont beaucoup mieux depuis qu'on a accusé le présentateur préféré des français d'être un immonde porc de violeur... J'ai envie de vomir...

Marie aussi avait la nausée. Elle ne s'attendait pas à ce que Harrot soit jugé ce soir, mais de là à ce qu'il se présente lui-même comme victime...

« ... Et pour celles avec qui j'ai travaillé, pourquoi n'ont-elles pas immédiatement démissionné ? Ou porté plainte ? Nous parlons d'événements qui se seraient déroulés il y a vingt ans ! Pourquoi ? Ont-elles pensé à mon entourage ? »

« J'imagine que votre femme a du en pâtir. » suggéra la chroniqueuse Céleste Aubray.

« Elle est dévastée, surenchérit Harrot qui sauta sur l'occasion. Elle ne croit pas un traître mot de cet article, mais ne comprend pas comment quelqu'un qui respecte autant les femmes ait pu être pris pour cible comme ça. Elle en souffre beaucoup. »

Charlène

Oh bah oui la pauvre ! On aurait dû se laisser violer tranquille plutôt qu'elle se fasse du mouron

Marie retourna son téléphone pour ne plus voir l'écran. Elle n'arrivait plus à réfléchir.

« Certains témoignages vous décrivent comme un séducteur... »

« Je ne m'en suis jamais caché. J'ai toujours séduit, voire flirté, mais sans jamais dépasser les limites. Ça a toujours été bon enfant. Bien sûr, c'était une autre époque aussi, où l'on pouvait se permettre plus de choses. Il y avait plus de libertés et moins de tabous. Aujourd'hui, il faut faire plus attention à ce que l'on fait, ce que l'on dit... »

« Vous trouvez que c'est une mauvaise chose ? » s'enquit Amir Ladji.

« Pas du tout. Au contraire, je suis pour la libération de la parole des femmes, et je milite moi-même pour l'égalité hommes-femmes, et ce bien avant que cela soit une mode sur les réseaux sociaux. Bien sûr, il ne faut pas que ça ouvre la porte à des accusations calomnieuses, comme c'est mon cas aujourd'hui. »

La télévision redevint noire. Marie reposa la télécommande sur la table basse. Elle ne pouvait pas en entendre davantage. Elle tenta de mettre en pratique les techniques de relaxation que ses nombreux psys et autres sophrologues lui avaient inculquées et qui ne fonctionnaient jamais. Cette fois ne fit pas exception. Elle retourna alors son téléphone comme si la conversation du groupe WhatsApp allait pouvoir lui changer les idées.

Estelle

Bon, on s'y attendait. Moi aussi j'ai envie de casser tout ce qui me passe sous la main, mais son attitude n'a malheureusement rien d'étonnant.

Charlène

On est en 2019, putain...

Anissa

Est-ce que ça vous dirait une petite réunion demain au local ? Histoire de décompresser un peu ?

Marjorie

Je pense que ça me ferait du bien oui

Cindy

J'apporte un jeu de fléchettes avec sa tronche dessus ;)

Charlène

Haha t'es folle

Dina

A demain alors !

Encore une fois, le samedi 14 fut aux antipodes de son vendredi 13. Après avoir pleuré une bonne partie de la nuit, Marie se surprit à rire facilement lorsqu'elle aperçu la cible de fléchettes à l'effigie de leur agresseur. Cindy l'avait vraiment fait, la blague était devenue réalité. Et si au début, la plupart d'entre elles furent réticentes à l'idée de lancer ces fléchettes, Marc Harrot finit l'après-midi borgne, édenté et décapité pour la bonne cause.

Marie se demandait comment cela était possible, comment pouvait-elle passer un aussi bon moment avec ces femmes qui riaient autant qu'elles avaient souffert ? L'air sentait bon, et le souffle du vent réchauffait encore son corps malgré les vapeurs automnales qui commençaient à pointer le bout de leur nez. La bière qu'elle sirotait avait une saveur intense, nouvelle, et son estomac n'était pas noué. Et c'était bon.

Vendredi 13 août 2021

Les journalistes et les cameramen jouaient des coudes pour se frayer un chemin. Les uns plongeaient leurs mains dans la foule pour que leurs micros reçoivent les informations les plus croustillantes, tandis que les autres portaient leurs caméscopes à bout de bras afin d'avoir le meilleur point de vue possible. Marie avait les cheveux trempés par la bruine et son tailleur préféré n'allait peut-être pas s'en remettre, mais elle s'en souciait aussi peu que les coups qu'elle recevait dans les côtes de la part des confrères peu scrupuleux. JC était à côté d'elle et usait de sa grosse voix pour se faire respecter tandis que Samuel l'assistait. Ou l'escortait plutôt. Marie avait dû insister auprès de son chef d'édition pour couvrir l'événement, mais celui-ci n'avait plié qu'à la condition qu'elle soit accompagnée. Samuel était donc là, officiellement parce que deux journalistes étaient plus efficaces qu'une seule, officieusement pour s'assurer que Marie ne succombe pas à l'hystérie et ne ternisse l'image de la chaîne.

Marc Harrot venait de sortir du tribunal, entouré de plusieurs agents et d'un avocat qui scrutait la foule journalistique en quête d'une potentielle menace.

« Monsieur Harrot, que ressentez-vous à l'annonce de votre acquittement ? »

Harrot posa un silence exagérément théâtral, et Marie eu l'impression de déceler sur son visage bouffi un rictus refoulé.

« Après ces deux longues années à être traîné dans la boue, à avoir perdu des proches et même des opportunités professionnelles, je suis ravi que mon honneur et mon nom soient enfin lavés. La vérité est enfin rétablie, et c'est le plus important. »

« Un message à adresser à vos opposantes ? »

« J'ai mis du temps à parvenir à cette conclusion, mais je ne leur en veux pas. Elles ont voulu construire leurs carrières en détruisant la mienne, et elles ont perdu. J'espère sincèrement qu'elles pourront se regarder dans la glace à présent. D'autres questions ? »

Il balaya les journalistes du regard, plantant ses yeux arrogants dans ceux des caméras et de ses interlocuteurs. Et puis, il la regarda elle.

Le temps se figea. Le grondement de la foule s'assourdit jusqu'à devenir un écho lointain, murmuré, presque absent, tellement insignifiant face au vacarme assourdissant de son cœur paniqué qui

résonna bientôt jusque dans ses tempes. Son champs de vision se rétrécit, comme si on lui avait posé des œillères pour que tout autour de lui devienne sombre, et sa gorge se transforma en un désert aride. Elle s'était promis de ne pas flancher, de ne pas craquer, de rester digne face à l'homme qui avait gâché sa vie, et s'était même répété en boucle le discours assassin qu'elle lui cracherait au visage si l'occasion se présentait.

Mais aucun mot ne sortit. Ses jambes grelottaient sous sa jupe trempée. La fureur avait laissé place à la peur. Elle s'attendait presque à ce qu'il la montre du doigt, l'interpelle et l'humilie en public. Et elle n'aurait certainement pas eu la force de se défendre.

Mais rien. Il se contenta de la regarder comme les autres et répéta :

« Pas d'autres questions ? »

Elle rassembla toutes ses forces pour faire « non » de la tête et le regarda s'éloigner avec son avocat et sa garde rapprochée. La vie reprit son cours, la foule se dispersa et le son revint. Mais Marie resta figée, le regard vide et le cerveau en ébullition. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il la pointe du doigt finalement, car elle avait beau rembobiner et se repasser la scène en boucle, elle parvenait à la même conclusion : il ne l'avait pas reconnue.

Il n'avait pas cillé. Il n'avait pas joué l'indifférence. Non. Son regard était celui que les inconnus lui adressaient, celui qu'elle recevait quand on la rencontrait pour la première fois. Il ne l'avait *vraiment* pas reconnue

Elle n'était rien pour lui, alors qu'il avait impacté sa vie plus qu'aucune autre personne. Lui, dont le visage revenait une, deux, trois fois par jour dans son cerveau depuis dix ans comme un esprit frappeur infatigable, qui la hantait quand elle se trouvait seule avec un homme dans une pièce close, qui l'empêchait désormais de prendre l'ascenseur sans une présence féminine. Lui, dont le souvenir avait fait saboter toutes les relations amoureuses qu'elle avait tenté de nouer, qui avait gâché les plus belles et qui l'empêchait d'avancer. Lui, qui ne la laissait dormir que quand elle ingurgitait assez de ces pilules que lui prescrivait sa psychiatre blasée. Lui, qui l'avait oubliée, elle, et qui amenait une autre question à laquelle elle ne voulait surtout pas penser. S'il avait pu l'oublier, combien étaient-elles ? Combien de têtes, combien de corps contenait son tableau de chasse répugnant ? A combien de femmes avait-il ruiné la vie sans se souvenir de leur visage ?

Marie claqua la porte de son appartement. Elle était revenue instinctivement, tellement recroquevillée à l'intérieur de ses pensées qu'elle ne se souvenait pas du chemin qu'elle avait emprunté. Son corps glissa à nouveau sur le sol, comme dix ans auparavant, et ses émotions débordèrent à travers ses yeux.

« Putain de vendredi 13 ! » sanglota-t-elle, tout en se raccrochant à l'idée que le lendemain serait sans doute une journée merveilleuse. Tout ce qu'elle avait à faire était d'attendre ce samedi 14, même si le temps semblait long et que sa seule envie était que tout s'arrête. La boîte d'anti-dépresseurs était là, posée comme le Saint Graal sur le guéridon de l'entrée. Combien de cachets faudrait-il prendre pour arrêter de pleurer ? Pour dormir ? Deux ? Trois ? Toute la boîte ? Non, juste attendre ce samedi 14.

La boîte semblait l'appeler.

Attendre samedi 14.

Sa main se dirigea vers le meuble

Juste samedi 14.

Elle n'allait pas en prendre beaucoup, juste de quoi dormir.

Juste samedi 14.

Samedi 14...